



Wardi

REVUE DE PRESSE

CITATIONS PRESSE

MENSUELS

BUBBLE MAG

« Un film aussi remarquable qu'essentiel. »

BULLE DE GONES

« Une histoire touchante et réaliste. »

CAHIERS DU CINEMA

« De charmant et militant, Wardi devient bouleversant. »

LE COURRIER DE L'ATLAS

« Un bijou visuel poétique, émouvant, drôle aussi, universel. »

JEUNE CINEMA

« Wardi réussit le tour de force de traiter avec sensibilité l'enfance entravée dans les désastres de l'histoire. »

LE JOURNAL DE L'ANIMATION

« Un dessin animé sur le passage du temps, empli de drame et d'humour, qui ne laissera pas le public indifférent. »

PARIS MÔMES

« Éminemment touchant et courageux »

LA REVUE DES PARENTS

« Un sujet délicat habilement traité. »

SPECTACLE

« Débordant de vie, d'humour, de chaleur et de bienveillance »

V.O

« Le magnifique portrait d'une enfant qui tente de se dépatouiller avec la grande histoire des hommes »

HEBDOMADAIRES

L'EXPRESS

« Un film propice à la réflexion et au débat, auquel les parents sont invités à prendre part. »

LES FICHES DU CINEMA ★★★

« Si la forme relève indéniablement de la poésie, la réalité des camps de réfugiés n'est jamais lésée par cet emballage expressif. »

LE FIGAROSCOPE ★★★★★

"Témoin attentif et bienveillant de personnes en souffrance, Mats Grorud parvient pourtant à faire sourire."

LES INROCKS

« Touchant, engagé et intelligemment fait. »

LE PETIT BULLETIN

« Eclairant sur le passé, ouvert sur l'avenir, Wardi est un film-témoignage comme Valse avec Bachir. »

L'OBS

« Relevant le défi d'un film en stop motion, bourré d'humour, sur le sort des expatriés, cette fable politique et poétique, relevée d'un soupçon de cocasserie surréaliste, fait mouche. »

PARIS MATCH

« Un voyage indispensable pour voir le monde autrement. »

TELERAMA

« Le design très enfantin des marionnettes facilite l'empathie. »

« Bouleversant. »

"La relation de Wardi avec son grand-père propulse ce film attachant vers des sommets d'émotion."

LA VIE ★★

« Aucune haine dans ce film mais de la douleur et de la douceur. »

QUOTIDIENS

20 MINUTES

« Wardi est une oeuvre humaniste et généreuse. »

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

« Entre passé douloureux et futur sans espoir, le drame des réfugiés palestiniens. »

LE MONDE

« Un conte poétique. »

OUEST FRANCE

« Si le sujet est dramatique, le ton est celui du conte plein d'espoir. »

WEB

AVOIR A LIRE.COM

« Le récit rend un formidable hommage à ces gens qui ont tout perdu et tentent, aujourd'hui encore, de tout retrouver, à commencer par eux-mêmes. »

CULTUROPOING.COM

« Une belle proposition de cinéma, à travers une jeune héroïne qui garde l'espoir d'un avenir meilleur. »

SENSCRITIQUE.COM

« Une grande douceur, mêlée à une profonde nostalgie. »

« On se prend à regretter que le monde lui-même ne soit pas l'oeuvre de semblables cinéastes... »

Télérama¹

Festival cinéma Télérama enfants : avec "Parvana", "Funan" et "Wardi", le cinéma d'animation s'engage

Grandir chez les talibans, être réfugié au Liban, subir des persécutions au Cambodge... Avec des sujets sensibles, trois films d'animation invitent les enfants à la réflexion et à l'empathie. Et à découvrir d'autres vies que la leur. A voir, parmi les quinze films du troisième festival cinéma Télérama enfants.

Des princesses au grand cœur, des petits animaux mignons et, surtout, pas d'histoires qui pourraient bouleverser les petits : c'est le lot des films d'animation pour enfants, qui offrent le plus souvent un cocon rassurant. Des cinéastes font toutefois le pari que des récits empruntés au réel où l'on parle du monde et de ses dérèglements aideront le jeune public à grandir. L'Irlandaise Nora Twomey dénonce ainsi l'injustice faite aux filles à Kaboul dans le splendide *Parvana, une enfance en Afghanistan*, à l'affiche du troisième Festival cinéma Télérama enfants. Le Norvégien Mats Grorud raconte la tragédie des réfugiés palestiniens au Liban dans *Wardi* (sortie le 27 février). Et le Français Denis Do s'inspire des souvenirs de sa mère pour évoquer le génocide perpétré par les Khmers rouges au Cambodge dans *Funan* — le film, qui a obtenu le Cristal du meilleur long métrage au dernier Festival international du film d'animation d'Annecy, sortira en salles le 6 mars.

Nora Twomey s'est lancée dans l'aventure de *Parvana*... pour que ses deux garçons, et aussi tous les enfants de 7 ans et plus à travers le monde, trouvent les clés pour comprendre la vie d'une fillette plongée dans un contexte cruel : l'Afghanistan sous la terreur des intégristes musulmans. « Je veux que mes fils réalisent pourquoi Parvana mérite de vivre en paix, avec une éducation digne de ce nom. Qu'ils se demandent quelle est la différence entre eux et cette petite fille qui vit à des milliers de kilomètres... et qu'ils se rendent compte qu'il n'y en a pas », explique la réalisatrice.

Le scénario, basé sur les témoignages de réfugiés afghans au Pakistan, chronique la vie sous le joug taliban avec une âpreté qui contraste avec les rondeurs du dessin, aux traits volontairement naïfs. La belle idée de Nora Twomey est d'ouvrir son récit parfois éprouvant vers la fantaisie : pour s'évader de sa maison devenue prison, Parvana raconte à son frère la légende de Souleymane, un prince chevaleresque face à un roi éléphant cruel. Dans le film, tout passe par le visage de cette « *petite fille à la fois incroyablement courageuse et humainement faillible* » à laquelle, assure la réalisatrice, les plus jeunes s'identifient : « *Mon rôle, en tant qu'adulte, n'est pas de protéger les enfants de ce qui peut les effrayer, mais de les aider à vivre le plus sereinement possible avec leurs peurs.* »

« *Il ne faut pas sous-estimer la capacité de compréhension et d'émotion chez les enfants* », renchérit Mats Grorud. Lorsque cet ancien travailleur humanitaire a décidé de consacrer son premier long métrage d'animation aux réfugiés palestiniens du Liban, il visait plutôt un public adulte. Au moment du mixage, il s'est rendu compte que Wardi pouvait toucher aussi les plus jeunes, à partir de 9 ans, malgré la complexité du contexte géopolitique. Le film alterne des séquences sur la vie quotidienne dans le camp de Bourj el-Barajneh, à Beyrouth, tournées en stop motion (animation de figurines image par image) et des flash-back en dessins qui rappellent les dates du conflit israélo-palestinien. « *Les spectateurs les plus jeunes ne saisissent pas toute la dimension historique du film — beaucoup d'adultes non plus d'ailleurs, analyse le réalisateur norvégien. Mais la plupart ressentent les mêmes émotions que leurs parents. Et ils comprennent que mon récit est lié à la réalité, à une violence concrète très différente de celle à laquelle ils sont confrontés dans les jeux vidéo.* » Le design très « *enfantin* » des marionnettes facilite l'empathie. Tout comme le choix de l'héroïne, Wardi, 11 ans, écolière brillante, très attachée à son arrière-grand-père, expulsé de sa Galilée natale lors de la création d'Israël, en 1948. « *Je voulais montrer comment les Palestiniens peuvent garder espoir malgré la - situation inextricable dans laquelle ils se trouvent. Cela ne pouvait passer que par le point de vue d'une personne au début de son existence, quand tous ses rêves sont encore permis.* »

“La porte d'entrée dans l'histoire des victimes du régime khmer rouge, c'est l'empathie”, Denis Do, réalisateur de “Funan”.

Sur le papier, *Funan* semble, lui, réservé à un public « *averti* ». N'évoque-t-il pas, de manière frontale, un massacre de masse — entre 1,7 et 2 millions de morts au Cambodge, de 1975 à 1979 ? Et pourtant... Les projections scolaires organisées dans le cadre de nombreux festivals ont prouvé à Denis Do que son premier long métrage était destiné au plus grand nombre. « *La porte d'entrée dans l'histoire des victimes du régime khmer rouge, c'est l'empathie : tous les ados, parfois âgés d'à peine 12 ans, qui ont découvert le film l'ont empruntée* », raconte le réalisateur, très ému par les réactions admiratives de jeunes spectateurs face au personnage de Chou. Le film chronique le combat de cette jeune femme pour retrouver son enfant de 4 ans. Une lutte pour la survie qui bouleverse bien au-delà de la diaspora cambodgienne. « *Funan évoque un événement historique précis, mais son récit est porteur d'une universalité et d'une*

intemporalité qui touchent », selon Denis Do. L'animation n'a pas de frontières : à Los Angeles, un adolescent a comparé la situation de Chou avec le drame des clandestins mexicains séparés de leurs enfants à cause des lois anti-immigration de Donald Trump.

L'enthousiasme du jeune public encourage ces artistes à poursuivre leur cinéma d'animation engagé. Mats Grorud travaille sur « *un film de pirates moderne* » dont les héros seront des jeunes militants écologistes en résistance contre les multinationales du pétrole au Mozambique. « *Il ne faut pas laisser les enfants dans l'ignorance*, martèle Nora Twomey : *je serais comblée si un film comme Parvana pouvait les aider à grandir. Et leur donner envie de changer le monde.* »

Samuel Douhaire, 18 février 2019



WARDI

MATS GRORUD

Avec des dessins pour les flash-back et des marionnettes pour le présent, la vie des réfugiés palestiniens au Liban suscite une profonde empathie.

Wardi, 11 ans, et son arrière-grand-père, qui n'a jamais revu sa Galilée natale. Bouleversant.



Environ cent cinquante mille Palestiniens vivent dans les camps de réfugiés au Liban dans l'attente d'un retour, de plus en plus hypothétique, sur la terre de leurs ancêtres annexée par Israël. Pour raconter la tragédie de ces exilés, le cinéaste norvégien Mats Grorud

a fait le choix de l'animation. Un pari ambitieux, risqué, mais réussi.

Wardi alterne des flash-back en dessins 2D pour évoquer les grandes dates du conflit au Proche-Orient (le massacre des camps de Sabra et Chatila en 1982, le début de la première intifada en 1987...) et, surtout,

des séquences en stop motion (animation en volume image par image) pour chroniquer le présent du camp de Bourj el-Barajneh, à Beyrouth. Les décors, bricolés avec les moyens du bord, témoignent de la précarité subie par les réfugiés, exclus du marché du travail. La mise en scène joue habilement du contraste entre les ruelles sombres du camp et l'immensité lumineuse du ciel, entre la sensation d'enfermement et l'aspiration à une vie meilleure.

Le design naïf des marionnettes rend le film accessible à un très large public, en facilitant l'empathie avec les personnages. A commencer par la petite héroïne, Wardi, une écolière de 11 ans dont l'optimisme se heurte au mal-être des adultes. Sa relation avec son arrière-grand-père, vieux sage qui n'a jamais revu sa Galilée natale après en avoir été expulsé, adolescent, lors de la création d'Israël, en 1948, propulse ce film attachant vers des sommets d'émotion. — **Samuel Douhaire**
| Film d'animation franco-norvégéo-suédois (1h17) | Scénario: M. Grorud, Trygve Allister Diesen, Stale Stein Berg. Avec les voix (en VF) de Pauline Ziadé, Aïssa Maïga, Saïd Amadis, Slimane Dazi. + 9 ans.

jeune cinéma

Wardi, comme *Parvana, une enfance en Afghanistan* (1) est un film d'animation qui réussit le tour de force de traiter avec sensibilité l'enfance entravée dans les désastres de l'histoire.

Wardi, onze ans, rentre de l'école ; traverser la rue s'avère périlleux pour rejoindre Burj El Barajneh ("la tour des tours" en arabe), un camp de réfugiés palestiniens. (2) Bonne élève, elle est l'espoir de Sidi, son arrière grand-père. Ce jour-là, où l'on commémore la Nakba (3), il lui donne la clef de la maison d'un village de Galilée dont il fut chassé avec ses parents en 1948 lors de la création de l'État d'Israël. On la voit cheminer dans le dédale de ruelles où les câbles électriques s'entrelacent dangereusement, escalader la tour de parpaings. Son parcours nous amène à découvrir les modes de vie de sa famille, leur histoire.

Sidi raconte comment il a été arraché à la terre des origines. Il est le seul à pouvoir évoquer la beauté des grenadiers et des goyaviers dont il a gardé les graines qu'il a replantées sur sa terrasse.

Ses descendants n'ont eu pour horizon que le camp, malgré les tentatives de rébellion qui ont laissé un goût amer au grand-père : "On dit que toute révolte demande des sacrifices, mais on n'a rien eu en retour."

L'oncle perché sur le toit, "Pigeon boy", éprouvé par la guerre en 1982, sidéré, s'est coupé du monde. La brève apparition des parents marque une rupture, la perte d'une conscience collective. À l'inverse de la grand-mère bricoleuse qui fait la popote pour les esseulés, la mère bavarde sans s'occuper de ses enfants et dit vouloir retirer Wardi de l'école. La tante Hannan, comme l'arrière-grand-père, est l'âme de la famille. Avec elle, Wardi peut danser et garder l'espoir : "Même s'il fait très sombre, essaie de trouver un rai de lumière."

Le réalisateur a utilisé deux registres d'animation : il décrit l'existence de Wardi et des siens en marionnettes (4) dans un décor réaliste. Le dessin animé prend le relais pour donner vie aux récits de sa parentèle qui recomposent le passé tragique de quatre générations.

À la genèse du film, il y a les souvenirs d'enfance de **Mats Grorud**. Quand il était collégien au Caire, il se souvient d'avoir été à Jérusalem et à Gaza, lors de la première Intifada et d'avoir vu les enfants palestiniens. En 2001, il a

travaillé dans une école maternelle financée par une ONG, au camp de Burj El Barajnehil. L'écriture du scénario est inspirée des histoires de ses amis palestiniens et des entretiens qu'il a menés dans différents camps au Liban. Pour reconstituer le décor, il lui a été difficile de trouver des photos du camp sur 70 ans et il a récupéré des photos de sa mère, laquelle, venue de Norvège, fut infirmière pendant la guerre, dans les années 80. L'écrivain afghan Atiq Rahimi est allé dans ce camp à la rencontre des Palestiniens, bannis de leur pays, bannis de leur histoire : "Trois générations en exil, ici, à la Tour des tours, où le temps est éternellement suspendu ; l'espace, infiniment clos." (5)

Claudine Castel

Jeune Cinéma n° 292-393, février 2019

- 1. *Parvana, une enfance en Afghanistan* ((*The Breadwinner*) de **Nora Twomey** (2017.)**
- 2.** Créé par la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, en 1948, pour accueillir les Palestiniens de Galilée, le camp de Burj El Barajnehil accueille aussi des Syriens. Entre l'aéroport et les quartiers situés au sud de Beyrouth, le camp abritait plus de 18 000 personnes, dont 43% d'enfants, dans un périmètre d'à peine un kilomètre carré, selon le rapport de MSF en 2008.
- 3.** La guerre israélo-arabe de 1948 a entraîné l'exode de la population arabe palestinienne. Cet événement - la Nakba (la catastrophe) - est commémoré.
- 4.** Les marionnettes ont été fabriquées et animées au studio Folimage, à Valence.
- 5.** Cf. ["À Buri El Baraineh, Atiq Rahimi en toutes lettres"](#) (Arte, 29 novembre et 1er décembre 2014).

CAHIERS DU CINEMA

Wardi

de Mats Grorud

Norvège, France. 2017. Animation. 1h20.

Sortie le 27 février.

Fils d'une infirmière qui a travaillé dans des camps de réfugiés au Liban et ancien étudiant de l'université américaine de Beyrouth, l'animateur norvégien Mats Grorud propose avec Wardi un film étonnant, aussi précieux dans sa forme que par son sujet quasiment inédit : les camps libanais—dont celui de Burj El Barajneh—qui abritent depuis 1948 les familles expulsées au moment de la création de l'État d'Israël. Elles s'y entassent encore aujourd'hui, dans des conditions de surpeuplement plus qu'alarmantes et dans l'indifférence du monde. Riche idée que celle de faire d'une fillette de onze ans, dépositaire de la clé d'une maison familiale de Galilée à jamais confisquée et inaccessible, l'héroïne d'une fable transgénérationnelle qui tente, en dépit de toute évidence, de faire survivre l'espoir. Si le choix de l'animation permet d'emprunter les voies du parcours initiatique et de placer les enjeux à hauteur d'enfant, en touchant tous les publics, la véritable audace est de jouer avec virtuosité de la mixité des techniques. C'est ainsi que le recours au volume, avec de très belles séquences supervisées par le grand animateur français Pierre-Luc Granjon, s'accompagne de segments dessinés d'une autre facture, qui évoquent en douceur mais sans complaisance ni édulcoration l'expérience des générations précédentes. Le plus troublant reste cependant le recours occasionnel à des images issues d'un autre régime : les photographies d'enfants des années 80 continuant à grandir, sans avenir mais sourire aux lèvres, dans le chaos précaire et scandaleux des camps. Charmant et militant jusque-là, Wardi devient alors bouleversant.

T.M., février 2019

Carrefour du cinéma d'animation

Outre les vingt-cinq courts-métrages français en compétition, le Carrefour du cinéma d'animation, qui tient sa 16^e édition au Forum des images, à Paris, consacre une partie de son programme à des créateurs « pour qui le cinéma d'animation est un moyen de dénoncer conflits et oppressions ». En ouverture : le Polonais Ryszard Kapuscinski et son documentaire animé *Another Day of Life*, sur la guerre civile en Angola dans les années 1970.

Également projetés : *Wardi*, de Mats Grorud, animation de marionnettes sur le conflit israélo-palestinien vu par une Palestinienne de 11 ans réfugiée au Liban. Et *Funan*, de Denis Do, sur le combat d'une mère pour retrouver son fils de 4 ans arraché par les Khmers rouges.

Carrefour du cinéma d'animation, Forum des images, Paris, jusqu'au 16 décembre.

Décembre 2018



BIMESTRIEL TRAITANT DE FILMS D'ANIMATION

SELECTION DE FILMS EN SALLE CE TRIMESTRE

WARDI

Palestine, Norvège, France / 77' / 27 février 2019

Le réalisateur norvégien Mats Grorud a puisé dans l'expérience de sa mère, infirmière dans des camps de réfugiés au Liban dans les années 1980, puis dans son vécu de professeur de cours d'anglais et d'animation dans un autre camp de Beyrouth la décennie suivante, pour composer son premier long métrage en marionnettes produit par le Studio Foliascope. Avec son récit d'une jeune Palestinienne qui se voit confier par son arrière-grand-père la clé d'une ancienne maison en Galilée, l'auteur entend sensibiliser les spectateurs à la cause des 21 DDO enfants (près de la moitié des réfugiés) que renferme actuellement le camp dans lequel a enseigné l'intéressé.

Gersende Bollut, décembre 2018

**Une clé pour
la Palestine**

Eithne O'Neill

Sortie le 27 février

Film d'animation, France/Norvège (2018). 1 h 17. Réal. : *Mats Grorud*. Scén. : *Trygve Allister Diesen, Ståle Stein Berg, Mats Grorud*. Prise de vues : *Sara Sponga, Nadine Buss*. Studio d'animation : *Foliascope*. Anim. 2D : *Hefang Wei*. Anim. en volume : *Pierre-Luc Granjon*. Dir. art. : *Rui Tenreiro*. Son : *Cloudberry, Christian Holm, Erik Bjerknes*. Mont. : *Silje Nordseth, Carsten Meinich, Anders Bergland, Margrete Vinnem*. Mus. : *Nathanaël Bergèse*. Prod. : *Patrice Nezan, Laurent Versini*. Cies de prod. : *Les Contes modernes, Tenk.tv, Frode Søbstad, Cinenic Film, Annika Hellström*. Dist. : *Jour2Fête*.

Int. (voix françaises) : *Pauline Ziadé (Wardi), Aïssa Maïga (tante Hannan), Saïd Amadis (Sidi), Slimane Dazi (Pigeon Boy), Lina Soualem (Yassar), Bouraouia Marzouk (Rozette), Raymond Hosni (Lutfi), Darina Al Joundi (Lina), Omar Yami (oncle Yehia)*.

À

BEYROUTH, en haut de la tour où elle est née, une écolière de 11 ans vit parmi les quatre générations de sa famille palestinienne, originaire de Galilée, et séparée des autochtones. Fille de réfugiés, Wardi donne son nom à un beau premier long métrage d'animation, disponible en arabe et en français, d'un jeune Norvégien engagé. Le rapport privilégié qu'entretient Wardi avec son arrière-grand-père, Sidi, en est le fil conducteur. Deux niveaux d'action alternent : le réel contemporain, qui remplit l'espace d'une journée d'été, et les étapes du passé de la diaspora, qui couvrent une période de soixante-dix ans. Pour le volet actuel, des marionnettes à la chevelure abondante, aux bouches mobiles, et aux sourcils expressifs et bruns, représentent Wardi et les siens : Sidi, son père, son grand-père et sa mère, sa tante et ses oncles. Les dates marquantes de l'exil forcé de la population palestinienne sont évoquées en flash-back, en 2D. Sur des aplats, en teintes crépusculaires se détachent des silhouettes dessinées aux contours noirs.

Sidi est le témoin de l'histoire : depuis la *Nakba* – « catastrophe », en arabe, qui désigne l'exode, entre 1948 et 1949, de 700 000 Palestiniens vers des camps – jusqu'à l'invasion du Liban par Israël, en 1982, et au-delà. Il est aussi le gardien de l'espoir. À ces souvenirs, s'ajoutent les descriptions faites à Wardi par sa mère, sa tante et son grand-père. Leurs narrations déclenchent les séquences à l'écran ; une remémoration en voix *off* de la tante suscite les visages terrifiés des victimes d'une explosion ennemie, autant de têtes de mort noircies.

Wardi, qui ne connaît que l'enclave libanaise, regarde, d'un côté, le spectacle qui se déploie sous ses yeux, de l'autre, vers un avenir de découverte. Un matin fatidique, Sidi, après un diagnostic pessimiste de sa généraliste, transmet une vieille clé familiale à Wardi, désormais la tendre gardienne d'un héritage précieux. En se sacrifiant, il place sa foi en elle ; car aussi jeune qu'elle soit, sa vivacité d'esprit et ses bons résultats à l'école vont

de pair avec un sentiment d'appartenance à ses racines. Pour elle, le passé est sacré.

La famille et les voisins se taquent, racontent et s'entraident. La tour pittoresque, un soin d'orfèvre dans les détails, une profondeur de champ rare confèrent au décor charme et chaleur. En regrettant ses études interrompues par les conflits, la mère allume le gaz et vlan ! en gros plan, la flamme surgit. Entre les deux formats d'animation s'insèrent les actualités télévisées, ainsi que des pages d'albums de photos, vestiges des jours heureux au pays. Malgré l'exigüité des lieux, les balcons se parent du jaune des citrons, du rouge des grenades, du rose des lauriers, du vert des figuiers. Qu'il s'agisse du temps perdu ou du présent, le réalisme et l'art poétique coïncident dans le portrait brossé de la joie et de la peine. S'il y a désespoir, la haine est jugée inutile. Au-dessus de la mêlée perche le Pigeon Boy, traumatisé par les violences, il communique avec ses oiseaux voyageurs. Sidi aussi aura des ailes.

Opposé à la verticalité de la tour, le mouvement des nomades suit une ligne horizontale. À l'origine, le film s'intitulait *La Tour*. Une tour de sentinelle ? Entendez-vous la voix d'un muezzin ? L'édifice serait-il un renvoi à la tour de Babel, touchant le ciel et source de la prolifération de langues dissonantes et de la dispersion des gens ?

Chassés de la maison, des va-nu-pieds atterrissent dans ce mirage de paradis pour être humiliés par les indigènes. En gros plan, les pieds foulent le sol, le sable, le jardin des vergers puis le terrain aride des campements pour les dépossédés. En montant les marches de la tour, Sidi s'essouffle à défaut de soins, car l'éducation de Wardi prime. Son ascension vers le firmament étoilé se fait par un élan fantastique, grâce auquel s'exprime la vérité d'une âme en paix. ■



Enfance réfugiée

Wardi, 11 ans, est une Palestinienne d'aujourd'hui qui vit, au Liban, dans un camp de réfugiés où elle est née. Elle fait partie de ces 150 000 personnes qui y sont coincées depuis la Nakba (la "catastrophe", mot arabe désignant l'exode des Palestiniens en 1948). Une population sans ressources excepté les aides d'ONG, tel l'Unicef, dont la plupart des habits de Wardi portent le logo.

Ce n'est pas vraiment la joie, et c'est bien pire quand elle pense que son arrière-grand-père a perdu tout espoir de rentrer un jour au pays. Elle comprend mieux le pourquoi du comment au fil des témoignages de son entourage : le récit fonctionne en flash-back en dessins animés, quand le présent est exprimé en "animation en volumes", marionnettes de bric et de broc et pourtant fort expressives. Le point de vue adopté manque singulièrement de nuances, mais le cri d'alarme lancé par le réalisateur norvégien Mats Grorud, qui a travaillé un an dans l'école maternelle d'un camp libanais, est audible pas tous. En refusant de faire l'impasse sur les conséquences d'une tragédie tout en évitant un ton belliqueux, il s'acquitte d'un film propice au débat et à la réflexion. Les parents sont donc également invités à y prendre part.

Février 2019

Wardi

de Mats Grorud

(Norv., Fr., Sue., 2018, 1h20)

Description de la tragédie des camps palestiniens de Beyrouth à l'aide de plusieurs techniques d'animation. Touchant, engagé et intelligemment fait.

“On n’est rien quand on ne connaît pas son passé.” A partir du moment où le grand-père de Wardi lui assène cette phrase – un grand classique du récit d’initiation –, cette fillette de 11 ans n’aura de cesse d’interroger les membres de sa famille pour savoir qui elle est et ce qu’elle fait dans ce camp de réfugiés palestiniens installé à Beyrouth depuis l’exode de 1948. L’originalité de cette fable intergénérationnelle, tant destinée aux préados qu’à leurs parents, est de mélanger les techniques d’animation. Le présent est figuré

par de l'animation en volume (stop-motion) et le passé par de l'animation en 2D et des photographies. Parfaitement maîtrisé, cet alliage inventif permet à ce premier long métrage du réalisateur norvégien Mats Grorud, de poser avec une rare force son sujet sous-jacent, à savoir le rapport entre l'écoulement du temps, la mémoire et l'espoir. Née dans le camp, Wardi semble vivre dans un temps figé, un temps arrêté, où seul l'empilement des constructions de parpaings vient nous rappeler que les années passent sans que rien ne change. Ses parents étaient encore enfants lorsque le conflit israélo-palestinien a éclaté. Ils évoquent une période de lutte, une époque où l'espoir offrait la possibilité d'un écoulement du temps. Tandis que ses grands-parents, qui ont connu l'avant-1948, sont prisonniers de la nostalgie d'un bonheur passé et à jamais perdu. **Bruno Deruisseau**

L'OBS

"Les Eternels", "Celle que vous croyez"... Les films à voir (ou pas) ce week-end

Le choix de "l'Obs"

♥♥♥ **"Wardi"**, par Mats Grorud. Film d'animation norvégien (1h20).

Wardi, une espiègle Palestinienne de 11 ans, vit avec sa famille dans un camp de réfugiés à Beyrouth. Un bidonville où arriva son grand-père en 1948 avec la certitude de revoir un jour sa terre natale. Mais Wardi comprend que son aïeul est en train de renoncer à son rêve.

Relevant le défi d'un film en stop-motion, bourré d'humour, sur le sort des expatriés, cette fable politique et poétique, relevée d'un soupçon de cocasserie surréaliste, fait mouche. Une saga familiale sur le déracinement qui éclairera parents et enfants sur la blessure à vif d'un peuple oublié.

Xavier Leherpeur, 26 février 2019



Le réalisateur norvégien Mats Grorud signe un petit bijou animé sur la cause palestinienne.

Le synopsis

Beyrouth, Liban, aujourd'hui. Wardi, une jeune Palestinienne de onze ans, vit avec toute sa famille dans le camp de réfugiés où elle est née. Sidi, son arrière-grand-père adoré, fut l'un des premiers à s'y installer après avoir été chassé de son village en 1948. Le jour où Sidi lui confie la clé de son ancienne maison en Galilée, Wardi craint qu'il ait perdu l'espoir d'y retourner un jour. Mais comment chaque membre de la famille peut-il aider à sa façon la petite fille à renouer avec cet espoir ?

La critique

Une petite Palestinienne de 11 ans vivant dans un camp de réfugiés à Beyrouth se met en tête d'aider son arrière-grand-père à retrouver l'espoir le jour où, au seuil de la mort, celui-ci lui confie la clé de son ancienne maison en Galilée... Petit bijou d'animation, mélange de stop motion et de 2D conçu dans la Drôme par un réalisateur norvégien qui fait ici ses premiers pas, « Wardi » raconte soixante-dix ans de conflit israélo-palestinien et l'histoire d'une douleur à travers les yeux d'une enfant. Un voyage indispensable pour voir le monde autrement.

Karelle Fitoussi, février 2019

Wardi

de Mats Grorud

La Vie Ce très beau film d'animation nous emmène au Liban dans un camp de réfugiés palestiniens. Wardi, 11 ans, y est née. Elle vénère Sidi, son arrière-grand-père adoré, exproprié de Galilée en 1948 lors de la création d'Israël, mais la santé du vieil homme décline. Le réalisateur a vécu un an dans un de ces camps. Il a nourri le scénario d'une multitude de témoignages. Des flash-back dessinés (et des images d'archives) racontent le passé, la jeunesse de

Sidi, son rêve de retour au pays, la violence de ses combats. Avec ses grands yeux pleins d'espoir – et parfois de larmes –, dans un décor incroyable (empilement de constructions surpeuplées qui, chaque année, montent un peu plus haut), Wardi fait tout pour adoucir les derniers jours de son aïeul. Aucune haine dans ce film, mais de la douleur et de la douceur. *Wardi* touchera les jeunes, à qui il est bon néanmoins d'expliquer le contexte du conflit israélo-palestinien. ♡ BERNARD GÉNIN

À partir de 12 ans.
En salles le 27 février.

WARDI

Mats Grorud

France/Norvège, 1 h 20

Tout commence avec une petite fille, cartable au dos. Figurine aux yeux immenses, chevelure en halo touffu, visage plein qui s'aiguise de profil, petit corps mobile, Wardi approche de ses 11 ans. Palestinienne, elle a vécu sa jeune vie dans un camp des réfugiés à Beyrouth, Burj El Barajneh. Ce n'est pas un jour ordinaire dans le pauvre ordinaire du camp. Nous sommes le 15 mai, jour anniversaire de la Nakba (la Catastrophe), qui désigne l'exode forcé d'au moins 700 000 Palestiniens en 1948, chassés par l'armée israélienne. Wardi porte le prénom que lui a choisi Sidi, son arrière-grand-père adoré. Le très vieil homme, le premier de sa famille à s'installer dans le camp, a conservé la clé de sa maison en Galilée. Auprès de ce qui lui sert encore d'habitation, il avait planté un arbre qu'il espérait ne pas voir grandir. Les goyaves rouges contiennent chacune la Palestine entière. Autour, les rats qui courent comme des dératés des sous-sols aux faitages bricolés des taudis. Au fil des générations, tôles et parpaings se sont empilés en cubes mal fermés pour fabriquer de nouveaux logis. En ce jour à forte symbolique, Wardi va se voir confier par Sidi la clé de la demeure originelle de la famille. Famille qui s'étage dans une sorte de tour dont a du mal à rassembler, à visualiser l'ensemble disparate. La volonté de laisser place au sentiment de morcellement accentue

BURJ EL BARAJNEH
21 000 ENFANTS SONT
ABRITÉS DANS CE
CAMP, SOIT 43 % DE SA
POPULATION TOTALE.

l'originalité de ceux qui habitent tout un lot d'espaces sommaires aux décors bien inventés.

« Si tu ne sais pas d'où tu viens, tu ne sais pas qui tu es. »

Munie de ce viatique, Wardi va visiter les membres de sa famille et collecter auprès d'eux des fragments de mémoire. Leur assemblage se composera pour l'essentiel de flashback, en dessin animé de belle qualité. Une histoire se dessinera, au gré de chaque interlocuteur. Wardi pourra ainsi élaborer une identité qui lui permettra d'affirmer la sienne. Celle d'une enfant avide de connaissances et de compétences. De la vie rurale paisible en Galilée aux

premiers camps de tentes, des étapes de la tragédie tour à tour relatées par ceux qui les ont vécues corps et âme, le film opte pour une approche sensible et poétique. Tragédie qui s'est inscrite au plus profond de l'histoire familiale. Les enfants de jadis couvent des secrets rouges, d'un moment de guerre plus frontal et violent à l'autre. 1982, l'armée israélienne bombarde. 1986, les milices libanaises terrorisent. L'oncle excentrique et reclus, qui élève des pigeons, les avait d'abord reproduits à la craie sur le sol d'un abri souterrain. La tante, qui danse et feuillette clope au bec l'album de photos, déteste la pénombre. Mats Grorud, le réalisateur, s'est rendu à plusieurs reprises dans le camp de Burj El Barajneh. En 2001, ses études d'animation terminées, il a, entre autres camps, travaillé là dans une école maternelle. Il a créé ses personnages et nombre de leurs récits et citations d'après ses amis et leurs familles. Encore fallait-il une justesse cinématographique. Elle se pose là. ●

DOMINIQUE WIDEMANN

Le Monde

Wardi

Film de marionnettes et d'animation norvégien, français et suédois de Mats Grorud (1h20).

Wardi, jeune réfugiée palestinienne, vit dans un camp à Beyrouth avec sa famille. Son arrière-grand-père, Sidi, a été l'un des premiers à s'y installer en 1948 – au moment de la création de l'Etat d'Israël. Il désespère de retrouver un jour sa maison, dont il confie la clé à Wardi. Celle-ci interroge les membres de sa famille et ainsi instruite du passé, la fillette peut se projeter dans l'avenir. Le réalisateur, norvégien, dont la mère était infirmière dans des camps libanais, a enseigné dans le camp beyrouhtin de Burj El-Barajneh. Il livre un « conte », poétique et fort bien documenté, à la portée d'enfants de 10 ou 11 ans. ■ **CL.F.**